

LES CONFÉRENCES

POPSU

Patrick
Boucheron

MÉTROPOLES

EN LONGUE

DURÉE

LES LEÇONS

DE L'HISTOIRE

La collection « Les conférences POPSU »

Créée en 2017, la collection « Les conférences POPSU » de la Plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines veut être à la fois un lieu de débats et un espace critique sur les mutations urbaines et territoriales, au plan national et international, afin de rapprocher les acteurs des chercheurs. À cette fin, la collection édite sous forme de *verbatim*, les conférences des chercheurs comme des acteurs – élus et services techniques des métropoles – prononcées dans le cadre de la plateforme à l'occasion de séminaires, colloques et d'entretiens.

Patrick
Boucheron

MÉTROPOLES
EN LONGUE
DURÉE
LES LEÇONS
DE L'HISTOIRE

Conférence prononcée, dans une version initiale, lors du colloque sur les complémentarités territoriales, « Pour des métropoles résilientes. Métropoles en transitions cherchent trajectoires territoriales », qui s'est tenu les 21 et 22 janvier 2021. Ces deux journées ont permis des échanges sur la mise en place d'un nouveau récit métropolitain grâce aux transitions, et à la définition de nouvelles figures des métropoles.

Cette conférence de clôture du colloque, le 22 janvier 2021, visait à décentrer les débats des deux journées en replaçant les trajectoires des métropoles sur le temps long. Elle interroge, au prisme de l'Italie médiévale, les fonctions métropolitaines et le réenchancement du récit métropolitain.

C'est un plaisir et un honneur pour moi de m'adresser à vous, non pour achever mais pour poursuivre ces réflexions collectives sur le récit métropolitain et la manière de le réagencer, de le réaménager pour qu'il devienne intelligible et acceptable aujourd'hui où le terme de métropolisation peut être entendu sinon comme un gros mot, du moins un mot piégé. Nous, les géographes, les historiennes et historiens, les anthropologues, les sociologues du fait urbain, sans doute sommes-nous ici pour proposer ce que Jean-Marc Offner appelle aimablement des pas de côté. Mais il ne faudrait pas que ces pas de côté nous entraînent trop loin des hantises du présent ou nous divertissent de cette nécessité d'agir pour comprendre et de comprendre pour agir, comme il nous y a invité à l'entame de cette rencontre.

Permettez-moi de présenter rapidement l'endroit de savoir — et non d'expertise — d'où je vous parlerai aujourd'hui. Je suis un historien de la longue durée des métropoles dans une région, l'Italie, qui a longtemps été considérée comme un pays de villes, et parce que c'était un pays de villes, rétif, en somme, à l'étatisation de ses pouvoirs. Je suis donc un historien de l'Italie urbaine au Moyen-Âge, mais je suis également un historien des pouvoirs, dans une perspective globale d'histoire européenne comparée ; c'est ce rapport entre les deux que je voudrais très rapidement ici évoquer pour planter le décor.

Et si on parlait justement de ce décor de l'Italie, de ce pays de villes qui, parce qu'il est urbano-centré, est (c'est comme ça en tout cas que l'historiographie « civique » l'a longtemps décrit), une structure territoriale

qui retarde l'étatisation ? L'historien milanais Enrico Cattaneo l'a exprimé dès 1858 en un livre fameux dont le titre même claque comme un slogan — *La città considerata come principio ideale delle istorie italiane* (« La cité considérée comme principe idéal des histoires italiennes »). Car en ce début du *Risorgimento*, il n'y pas encore une histoire italienne, mais plusieurs, et voici pourquoi le patriotisme de Cattaneo (il fut l'un des leaders des « Cinq journées de Milan » qui, prolongeant le printemps des peuples de 1848, organisent la révolte contre l'empire d'Autriche) est plus fédéraliste que nationaliste.

TROIS ITALIES AU MOYEN-ÂGE : UN LABORATOIRE MÉTROPOLITAIN

L'histoire de l'Italie serait donc, idéalement, celle de ses villes. Est-elle alors condamnée à s'éparpiller à l'ombre des campaniles ? Nullement, car en suivant les grands principes de structuration des réseaux urbains depuis le Moyen-Âge, et en les classant précisément selon leur dynamique métropolitaine, une histoire commune reprend son sens. Il faudrait dire alors que, dans l'Italie médiévale qui m'a intéressé, il y a non pas une Italie, non pas deux, le Nord et le Mezzogiorno – même si c'est précisément à partir du XIII^e siècle que les ciseaux s'écartent en termes de développement économique, précipitant l'invention du Sud – mais du point de vue des structures urbaines et du point de vue des territoires métropolitains, trois Italies. On peut, en les pensant ensemble, construire le cadre conceptuel et théorique dans lequel nos problèmes prennent place – pas

seulement ceux de l'Italie des villes médiévales, mais ceux de l'Europe urbaine aujourd'hui.

Mais il faut pour cela commencer par décrire. L'Italie qu'on connaît le mieux, celle à laquelle on pense lorsqu'on parle des cités-États italiennes, c'est l'Italie centrale, Toscane et Ombrie notamment. Là, nous avons dans les derniers siècles

du Moyen-Âge des réseaux urbains qui sont proprement territoriaux, où Florence domine certes ses rivales, mais ne les écrase pas. On y distingue une structure pyramide à quatre étages bien tranchés : Florence au sommet, avec ses 100 000 habitants avant la peste noire de 1348, Pise et Sienne entre 40 et 50 000, mais aussi Lucques et Arezzo avec 20 000 habitants ; le troisième niveau est occupé par quatre villes de plus de 10 000 habitants (Prato, Pistoia, Volterra, Cortona) et l'on trouve à la base sept ou

huit villes de 10 000 habitants formant le quatrième niveau. Cet étalement territorial d'une métropolisation contrôlée qui empêche qu'une capitale devienne macrocéphale, c'est le terreau pour la première expérience communale. C'est-à-dire qu'il n'est pas hasardeux que cette Italie

NAPLES A
TOUJOURS ÉTÉ
LE SYMBOLE DU
"MALGOVERNO"
PARCE QUE C'EST
UNE CAPITALE
VORACE.

centrale, qui est celle qui correspond le mieux à l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de l'expérience communale, a été le terrain de cet équilibre des pouvoirs, des récits également, qui font que toutes les villes sont d'une certaine manière en transition, sont en synergie, sont en interrelation, autant de problèmes qui sont les nôtres aujourd'hui, mais qu'aucune n'est suffisamment puissante pour écraser les autres.

Ce qui se passe, à l'inverse, dans l'Italie méridionale où nous avons un monstre urbain, Naples, et puis Palerme en Sicile, qui cannibalise le territoire et s'impose au sommet d'une pyramide écrasée. Là, c'est très intéressant parce que dans l'histoire longue des rapports entre la ville et le pouvoir, Naples a toujours été le symbole du *malgoverno*, précisément parce que c'est une capitale vorace, une métropole prédatrice qui écrase littéralement ses voisines, au point qu'aucune de ses voisines ne peut être sa rivale. Mais, il y a un troisième modèle qui est plus proche de nous, c'est celui sur lequel j'ai travaillé comme chercheur, c'est le modèle de l'Italie du Nord, de la Lombardie très densément urbanisée et structurée par une hiérarchie des positions et des dominations territoriales, mais plus nettement dominée par une très grande ville (Venise est alors dite « La Dominante »). Milan, forte peut-être de 200 000 habitants à la fin du XIII^e siècle, devient une authentique métropole, très puissante, qui étoile sa domination dans un réseau qui est suffisamment structuré, architecturé, pour qu'elle en soit d'une certaine manière le principe. C'est le terreau non pas d'un État communal

mais d'un État princier, *principe* comme on dit en italien. Il n'empêche pas une territorialisation des pouvoirs, mais c'est une territorialisation qui est commandée par la fonction métropolitaine.

DISPERSION ET CONCENTRATION DES FONCTIONS CAPITALES

En compliquant le paysage historique, ou géohistorique, de ce pays des villes qu'est l'Italie médiévale, on peut d'emblée poser une question qui est, me semble-t-il, une question pour aujourd'hui. Elle consiste à dire que la longue durée des villes et la longue durée de leur prestige, de leur fonction de commandement, s'impose aussi par le commandement symbolique. Voilà pourquoi il était si intéressant pour nous durant ces deux jours de nous intéresser au récit métropolitain, c'est-à-dire la manière dont s'agence une narration légitime, tant il est vrai que la capitalisation des fonctions capitales est une anomalie au regard de l'Histoire et que, au contraire, sa diffusion réticulaire est plutôt le modèle qui a dominé. Pourquoi était-ce important de faire ce pas de côté ? Précisément, parce que nous parlons à Paris et que Paris, même dans une géographie européenne

médiévale, est une aberration quant à la distribution des fonctions capitales. Parce que partout ailleurs en Europe, au moins les trois fonctions des villes – économiques, intellectuelles, politiques – se trouvent différenciées. Londres,

auquel on associe le plus fréquemment la comparaison parisienne, a certes la fonction de commandement politique et économique, mais pas universitaire, l'université est à Oxford et à Cambridge. C'est évidemment vrai en Italie (avec au moins le doublon Milan/Rome) mais aussi en Allemagne et également en Castille et en Aragon, ces fonctions capitales s'évalent (notamment en fonction des lieux de résidences des princes et de réunion des assemblées représentatives), et cet étalement est au cœur d'un système de représentation politique. Ce qu'on appelle le Saint-Empire romain germanique n'est pas autre chose que la distribution

EN EUROPE,
AU MOYEN-ÂGE,
IL N'Y A QU'À
PARIS QUE
LES FONCTIONS
COMMERCIALES,
POLITIQUES, ET
UNIVERSITAIRES
SONT
CONCENTRÉES.

spatiale, non seulement des fonctions curiales, d'ailleurs les princes, élus ou non, s'y déplacent, mais des structures de capitalité. Il n'y a qu'à Paris, et qu'à Paris depuis le

XIII^e siècle, et plus précisément et le règne crucial de Philippe Auguste (1180-1223) que les fonctions commerciales, politiques et universitaires trouvent à s'y aligner. Ainsi s'affirme une triple centralité - politique avec la fixation conjointe de la résidence royale, de la cour et des organes de gouvernement ; économique avec son rôle croissant de carrefour des échanges ; intellectuelle avec la prééminence de son université. Mais il faut le répéter : Paris constitue un cas à part au Moyen-Âge où la dispersion des fonctions capitales est la norme et leur concentration l'exception. De ce point de vue-là, il faut donc comprendre notre position française, sûre d'elle-même pour avoir pendant si longtemps exporté - là encore, c'est une question de récit métropolitain - des petits Paris. C'est vrai hors des frontières du royaume de France (ainsi dans la Prague de Charles IV de Luxembourg à partir de 1344), c'est vrai aussi à l'intérieur, mais à une échelle réduite, si l'on envisage les métropoles régionales des principautés territoriales (Nantes ou Moulins, par exemple). Cette manière de faire essaimer un récit au-delà de ses murs, c'est proprement la puissance narrative du récit métropolitain.

QU'EST-CE QU'UNE MÉTROPOLE ? DISPUTES DE SENS ET DOMINATION POLITIQUE

Je vous propose un jeu. Allez voir l'article « Métropole » sur Wikipédia qui, contrairement à une idée reçue, est moins une encyclopédie qu'un sismographe du contemporain, c'est-à-dire que, pour les concepts massifs, ce qui est documenté c'est moins un consensus que la dispute, la dispute des interprétations. Vous allez voir avec surprise, lorsque vous cliquez sur « Historique », que « Métropole » est l'un des articles les plus âprement disputés – il est fait, défait, refait, reconstruit. Ça s'est un peu calmé depuis quelques années parce que les modérateurs de la page ont renoncé à la partie la plus controversée : « Les grandes métropoles du monde ». Là, évidemment, comme chaque contributeur raisonnait dans un cadre national – c'est très intéressant de voir que Wikipédia, qui est théoriquement l'outil rêvé du cosmopolitisme, est toujours pensé dans un cadre

national –, on trouvait par exemple pendant longtemps trois métropoles en Chine, mais aussi trois en Belgique... Le niveau de conflictualité sur Wikipédia a baissé depuis 2016, je crois, au moment où ils ont renoncé à ce classement. Mais c'est très intéressant parce que ça prouve que cette projection, que j'appelle la projection narrative du récit métropolitain, est d'une certaine manière constitutive de la

LA MÉTROPOLE
EST UNE VILLE
QUI AGIT SUR
CELLES ET CEUX
QUI NE LA
CONNAISSENT
PAS.

définition même de la métropole. On peut dire que la métropole est une ville qui agit sur celles et ceux qui ne la connaissent pas, qui aimeraient la visiter, elle est une machine à produire du désir, de la défiance, de la méfiance, de la haine, du ressentiment, tous types d'émotions politiques qui créent les conditions d'une géographie tantôt de l'obéissance, tantôt de la colère. Les avatars de Wikipédia sont donc le miroir des incertitudes de notre temps long des métropoles.

Il faudrait dire aussi que cette puissance de projection du terme métropolitain est un effet de la plus évidente, de la plus brutale, mais aussi, au regard de l'Histoire, de la plus puissante des manières de s'imposer à un territoire qu'est

la colonisation. Il est tout à fait frappant aujourd'hui encore, quand on s'étonne, quand on s'indigne ou quand on s'irrite du fait que la métropole puisse avoir, dans le contexte français particulièrement, une image qui n'est pas toujours fa-

vorable, de constater qu'on ignore tout simplement le fait que c'est un terme du fait colonial, que la métropole est normalement le lieu du pouvoir qui domine, aussi par sa capacité de projection de récits, un territoire qui n'est pas structuré mais qui est simplement dominé. Cela ne date certes pas de l'Empire français, puisque lorsque celui-ci se disait, il se disait en ramenant à lui des récits plus anciens, et en particulier les récits gréco-romains où on voulait que la capacité de projection coloniale trouve ses lettres de noblesse.

Si le qualificatif de « cité phocéenne » est aujourd'hui d'usage courant pour désigner Marseille, l'ancienne *Massalia*, dont

on se souvient qu'elle fut fondée par des marins grecs vers 600 avant notre ère, moins nombreux sont ceux qui savent

LA MÉTROPOLISATION DÉSIGNE D'ABORD, HISTORIQUEMENT, LA CAPACITÉ D'UNE GRANDE VILLE À SE PROJETER AU LOIN PAR ESSAIMAGE COLONIAL

qu'elle partage cette désignation avec bien d'autres colonies – Avignon, Cannes ou Nice notamment –, comme elle fondées par la cité de Phocée, en Asie Mineure, appartenant à la dodécapole de la Confédération ionienne. Que la métropolisation désigne d'abord, historiquement, la capacité d'une grande ville à se projeter au loin par essaimage colonial explique la persistance, dans le contexte des empires coloniaux contemporains – mais aussi, de manière plus étrange, dans la France d'aujourd'hui – de l'usage du terme de « métropole » pour désigner la partie continentale de l'État où réside la capitale. Autant de traces lexicales insistantes qui posent le problème, en vérité très complexe sur le plan historique, des rapports entre la colonisation antique et la colonisation moderne : que l'on songe à la capacité des métropoles à imposer un ordonnancement urbanistique régulier à leurs projections coloniales, qui imitent parfois jusqu'à son nom même (New York ou La Nouvelle-Orléans).

Cela pour dire que cette teneur coloniale de la fonction métropolitaine, qui a évidemment dans le vocabulaire français une connotation particulièrement lourde, pourrait se décliner dans bien d'autres géographies apparemment plus paisibles. Etant médiéviste de formation, je n'oublie pas non plus totalement que la structure ecclésiastique en diocèses et provinces, également assez prégnante dans la géohistoire des fonctions de gouvernement et de commandement en France, est en partie la projection d'une idée romaine de la métropole sur une géographie ecclésiastique. Dans la

tradition catholique, on appelle archevêque l'évêque d'une province, mais dans le monde orthodoxe, il est dit métropolitain. En tout cas, l'église métropolitaine est bien celle qui commande une théorie de suffragants selon un système qui est strictement pyramidal. Tout cela pour dire que lorsque nous employons le terme de métropole aujourd'hui, c'est, qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou pas, qu'on s'en indigne ou qu'on s'en honore, toute cette histoire que l'on ramène à soi.

L'HISTORIEN ET LE DÉCIDEUR, OU LES PRISONS DE LA LONGUE DURÉE

Est-ce que le travail des historiens des temps anciens, ne consiste qu'en cela ? Est-ce que, au fond, parlant de la longue durée des villes, je ne fais qu'alourdir l'inertie, le poids de l'Histoire, le fait qu'inévitablement, il est difficile de gouverner des pays si anciens où les mots pèsent leur poids d'une histoire d'autant plus lourde qu'elle est, d'une certaine manière, inaperçue ? Je ne crois pas. Je ne pense pas que l'histoire, la géographie, l'ethnologie, l'anthropologie, la sociologie de l'urbain ne soient que les trouble-fête de la décision politique. Je ne pense pas qu'elles doivent seulement exprimer une interminable série de mises en garde sur l'air sans cesse entonné du : « c'est plus compliqué que ça ». Il est vrai que l'histoire urbaine est pour moi une discipline qui est la roche mère de ma formation, pour faire une métaphore géologique, mais j'ai eu régulièrement

le plaisir et l'avantage de la réactiver, de la renouveler, de la mettre à l'épreuve sinon de la décision politique, du moins d'une discussion avec les acteurs de l'urbain.

Récemment encore, en 2016, en occupant pendant plus d'un an une chaire interdisciplinaire de la Fondation Bordeaux Uni-

versité qui s'appelle la chaire Gilles Deleuze sur les rapports entre métropole, nature et démocratie, j'ai pu mesurer le chemin parcouru et comprendre qu'en 2016, déjà, on percevait les effets pernicioeux d'un discours trop flatteur sur la métropole. Pourquoi ? Parce qu'on en était alors peut-être revenu à une situation à l'italienne. Je fais ici allusion au modèle de Fernand Braudel qui est, explicitement ou non, très influent, y compris dans la culture politique des acteurs de l'urbain. Dans *Le Modèle italien*, Fernand Braudel raconte l'histoire de l'Europe à la ma-

nière d'une fable de La Fontaine, la plus fameuse peut-être, celle du lièvre et de la tortue. La ville est le lièvre : plus vive, plus vélocité, elle est sûre de sa victoire, tant son avance en matière de gouvernementalité – passant notamment par les techniques de gouvernement par l'écrit dont elle est le laboratoire – paraît incontestable. Pourtant, l'Europe moderne ne sera pas

EN 2016, DÉJÀ,
ON PERCEVAIT
LES EFFETS
PERNICIEUX D'UN
DISCOURS TROP
FLATTEUR SUR
LA MÉTROPOLÉ.

une Europe des villes mais des États, ces tortues qui, se sachant plus lourdes, sont parties plus tôt. Dans cette course à la modernisation politique, la ville est vitesse, accélératrice d'histoire ; elle est incubatrice d'un dynamisme qui électrise les chronologies, alors que l'État et cette tortue si lente, si pesante, si désespérément immobile, apparemment, qu'on ne le voit pas venir.

Braudel décrit donc dans *Le Modèle italien* non seulement une parabole historique, mais un sentiment politique que l'on peut toujours éprouver aujourd'hui : lorsque l'on désespère de la lenteur de l'État, on peut se consoler en réactivant son énergie par le fait qu'il y a une agilité de la décision politique dans un cadre urbain qui permet de prendre de vitesse tous ces scrupules, toutes ces inerties, et de faire quelque chose. Ce qui n'est pas faux. Au regard d'une histoire comparée des pouvoirs, on ne doit jamais oublier, lorsqu'on esquisse une sociologie du consentement à l'autorité politique, que si les personnels municipaux sont les mieux considérés du personnel politique, notamment en France, c'est parce que l'on considère que dans un mandat, par exemple un mandat municipal ou régional pour d'autres échelons de responsabilité, il peut y avoir une distance plus courte entre le projet urbain et sa réalisation. Un tramway, s'il est décidé en début de mandature, peut être inauguré à la fin de cette même mandature, alors que prolonger une ligne de métro, cela peut prendre vingt ans. Cette différence est de l'ordre, je le répète, de l'agilité.

SÉDUCTIONS ET DANGERS DE L'ARCHIPEL MÉTROPOLITAIN

Lorsqu'on commence à désespérer de l'inertie ou de l'ignorance des États, se relance donc un récit qui est un récit ancien, qui date précisément de cette idée qu'un réseau de villes est une alternative crédible à la marche de l'État, que d'autres civilisations comme les civilisations italiennes, par exemple, se sont construites sur ces dynamismes sociopolitiques. Si, par exemple, la politique fédérale des États-Unis a pu effectivement apparaître, jusqu'à une date très récente, comme désespérante, on pouvait toujours réarmer la possibilité d'une politique active contre le réchauffement climatique en misant sur un mouvement d'entente de grandes villes à grandes villes. Cette idée consolatrice est de plus en plus présente. C'est une aspiration à la constitution d'un archipel métropolitain, par lequel se constituerait une sorte d'aristocratie mondiale de métropoles éclairées par la raison – résilientes, équitables, vertueuses, durables... – qui

serait la projection globale du « gouvernement des honnêtes gens » de Guizot. Puisque décidément nous sommes dans un marais d'ignorance où pataugent ces tortues désespérantes que sont les Etats, alors prendra-t-on de vitesse leur aveuglement en s'entendant et en créant ainsi un archipel des bonnes volontés et des expertises.

CETTE IMAGE DE
L'ARCHIPEL A
DÉVISSÉ DANS LE
DÉBAT FRANÇAIS
(...), PASSANT D'UN
SENS POSITIF À
UN SENS NÉGATIF.

Idée consolante ai-je dit, mais également dangereuse. Qui ne voit le dédain social que trahit une telle attitude résignée, par laquelle on se résoudrait à ce que les métropoles larguent leurs amarres territoriales – ou pour le dire plus crûment encore se détachent de ce peuple qu'elles ne sauraient voir – pour voguer, libres et fières, vers une mondialité heureuse de l'interrelation ? Cette image de l'archipel a déviissé dans le débat français – littéralement, elle a tourné sur elle-même, passant d'un sens positif à un sens négatif.

L'archipel au sens d'Édouard Glissant a une grande beauté littéraire : c'est une pluralité discontinue des solitudes où « la totalité vit de ses propres détails ». On peut la saisir dans sa dynamique historique. Alors désigne-t-elle la mondialité qui lance et relance sans cesse sa capacité d'innova-

tion, à la manière de la ville braudélienne qui est cet accélérateur d'histoire ? Au fond, c'est ce réseau d'une intelligence collective qui conjure son dynamisme. Mais dès lors que l'aspiration archipélagique est saisie par la pensée technocratique, nous ne sommes alors

plus très loin de l'archipel français au sens de Jérôme Fourquet, désignant une ghettoïsation de la domination et de l'inégalité qui va à l'encontre de la justice territoriale.

BÂTIR CE N'EST
PAS SEULEMENT
AMÉNAGER LE
TEMPS, C'EST
RENDRE PLUS
ACCUEILLANT,
PLUS JUSTE,
PLUS ÉQUITABLE
LE TEMPS DE
LA MÉMOIRE.

Il me semble que cette exigence qui a été à un moment une volonté de rapidité, d'efficacité, d'entente réticulaire de grandes villes à grandes villes, a trouvé ses limites parce qu'elle s'est heurtée à une autre exigence qui est celle de justice, et peut se décliner par justice territoriale, justice sociale, etc. Une chose est certaine, et vous n'avez pas besoin de moi pour le comprendre, c'est que la situation actuelle aiguise le

sens de l'injustice et rend plus visible le désir d'équité qui, d'une certaine manière, n'est pas négociable. Je veux dire qu'on ne peut pas imaginer une politique publique qui aille

à l'encontre de cette conscience de plus en plus aiguë, et qui sera de plus en plus aiguë. Par conséquent, et c'est là où je conclus complètement sur le rôle de nos disciplines, il faut se souvenir qu'elles délivrent des discours, des discours de savoir qui peuvent être loin de l'action publique, qui peuvent possiblement la contrarier en avertissant du poids de l'Histoire, de l'espace, de tout ce qui pourrait en contrarier la volonté. Mais il y a une autre manière de dire. Celle qui consiste à rappeler, avec Hannah Arendt, que l'histoire est l'art de se souvenir de ce dont on est capables. Or réinventer un discours métropolitain, le réenchanter, le rendre plus juste, le comprendre de manière inclusive comme une façon de construire de manière réticulée un territoire, on l'a déjà fait dans l'histoire – ce qui implique qu'on pourrait le faire à nouveau. Cette question d'une métropole vorace, d'une cannibalisation de l'espace par un pouvoir de commandement injuste s'est posée à Rome sous l'Empire, elle s'est posée à Naples au XVIII^e siècle, elle s'est posée à Paris au XIX^e siècle, et, à chaque fois, on a inventé, réinventé cette machine agissante qui consiste à produire au loin des désirs qu'on appelle des discours, et parmi eux le discours de la ville sur elle-même. Ce n'est évidemment pas seulement du marketing urbain, ce n'est pas seulement ce sur quoi les internautes se disputent lorsqu'ils font et refont la notice Wikipédia de la métropole, c'est plus profondément, plus sincèrement et plus justement le fait de se souvenir que nous habitons des espaces, mais que nous habitons aussi le temps, le temps de la mémoire, et que bâtir ce n'est pas seulement aménager le temps, c'est rendre plus accueillant,

plus juste, plus équitable le temps de la mémoire. Et ces ré-aménagements doivent saisir le temps long de la ville, non pour en faire un frein à l'action publique, mais, au contraire, pour la prévenir des potentialités qui s'ouvrent depuis le passé des villes.

BIBLIOGRAPHIE

- Patrick Boucheron, *Les villes d'Italie (vers 1150-vers 1340)*, Paris, Belin, 2004, 208 p.
- Fernand Braudel, *Le modèle italien*, Paris, Arthaud, 1989, 224 p.
- Jérôme Fourquet, *L'archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Le Seuil, 2019, 384 p.
- Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Gallimard, 1997, 268 p.
- Gérard Labrot, *L'image de Rome. Une arme pour la contre-réforme (1534-1677)*, Seyssel, Champ Vallon, 1987, 461 p.
- Bernard Lepetit et Denise Pumain (dir.), *Temporalités urbaines*, Paris, Anthropos, 1999, 317 p.
- Jean-Luc Pinol (dir.), *Histoire de l'Europe urbaine*, 6 vol., Paris, Le Seuil, 2003, 965 p.
- Les villes capitales au Moyen-Âge. XXXVI^e Congrès de la SHMES* (Istanbul, 1^{er}-6 juin 2005), Paris, Publications de la Sorbonne, 2006

Patrick Boucheron

est Professeur au Collège de France sur la chaire « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle » depuis 2015. Si ses travaux portent d'abord sur l'histoire urbaine de l'Italie médiévale et sur l'expression monumentale du pouvoir princier, il tente de reconfigurer plus largement, depuis son élection au Collège de France, une histoire des pouvoirs depuis le Moyen Âge, notamment à partir des concepts de fictions et d'expériences politiques. Il entame en janvier 2021 un nouveau cycle de cours sur la Peste noire. Parallèlement, il s'intéresse de longue date à l'écriture et l'épistémologie de l'histoire, en tentant de réarticuler littérature et sciences sociales. Il est également impliqué dans plusieurs projets, éditoriaux comme audiovisuels, qui visent à défendre la voix d'un discours engagé et savant au cœur des usages publics de l'histoire.

**PLATEFORME D'OBSERVATION
DES PROJETS ET STRATÉGIES URBAINES**

Plan urbanisme construction architecture

Grande Arche de la Défense – Paroi Sud

Ministère de la Transition écologique et solidaire

Ministère de la Cohésion des territoires et des Relations avec
les Collectivités territoriales

92055 La Défense Cedex

+ 33 (0)1 40 81 24 37

Directrice de la publication :

Hélène Peskine

Directeur du Programme POPSU :

Jean-Baptiste Marie

Coordination :

Bénédicte Bercovici, Christophe Perrocheau, Aurore Meyfroidt

Impression :

Stipa

Conception graphique en logiciels libres :

Figures Libres / Maud Boyer et Sandrine Ripoll

Typographies :

Open Sans, Steve Matteson

Ostrich Sans, Tyler Finckn

Volkorn, Friedrich Althausen

2021

ISBN 978-2-11-138201-5

ISSN 2609-3405



PLATEFORME D'OBSERVATION
DES PROJETS ET STRATÉGIES URBAINES

La plateforme d'observation des projets et stratégies urbaines – POPSU – met en dialogue l'expertise des acteurs locaux et les savoirs des milieux de la recherche pour mieux comprendre les enjeux et évolutions associées aux villes et aux territoires. Elle vise également à capitaliser les connaissances établies sur les métropoles et à en assurer la diffusion.

www.popsu.archi.fr

www.urbanisme-puca.gouv.fr



GOVERNEMENT

*Liberté
Égalité
Fraternité*

PUCA

plan
urbanisme
construction
architecture